

leur calme, m'avaient dès l'enfance, préoccupée, en raison de leur tendance à se rendre malheureux, à agiter leur vie par des scènes violentes.

“ A neuf ans, mon caractère était fixé, et je n'ai guère constaté de modification essentielle depuis dans le rapport du moi des autres, avec mon moi. Intéressée par mes proches d'abord, plus tard par les personnalités de valeur avec lesquelles j'ai vécu, je n'ai développé ma propre personnalité que pour qu'elle *serve* mon besoin de dévouement, d'affection et d'admiration, pour qu'elle soit utile aux causes dont je prends la défense, dont je me fais le soutien tant que je les crois dignes d'être défendues et soutenues.”

Quelle magnifique profession de foi ! Ces lignes parlent d'elles-mêmes et peignent mieux la femme que tout ce que je pourrais en écrire.

L'instruction de Juliette Lambert commença de bonne heure. Son père ne tarda pas à lui faire connaître et à aimer les classiques grecs ; bientôt les beaux vers d'Homère lui devinrent si familiers qu'elle en savait par cœur “ les chants aimés, tant redits.” Une de ses tantes lui apprit le latin, tout en coupant le trèfle odorant et l'herbe soyeuse du pré maternel. Et chez sa grand'mère, ardente admiratrice de Balzac, elle reçut ses premières leçons de littérature. La politique, à laquelle elle devait plus tard, dans sa vie, prendre une part si active, ne lui fut pas étrangère, même à un âge où l'on joue à la poupée. Mais combien difficile à la petite Juliette de se former une opinion entre son grand père, bonapartiste, sa mère, royaliste, et son père, républicain. Ce fût, peut-être, ces diversités de sentiments chez ces trois êtres, également chers, qui donnèrent, plus tard, à madame Adam, ce coup d'œil juste sur les hommes et les choses, cette droiture rare, cette perspicacité étonnante dans la direction des affaires de sa patrie.

“ Le Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse ” ne contient pas seulement des pages touchantes de sentiments et d'émotions. On y relève encore des descriptions séduisantes, des narrations excessivement agréables, telle que, par exemple, le mariage de sa grand'mère, que je ne puis m'empêcher de reproduire ici.

Pélagie Raincourt était fille unique d'un premier mariage ; son père, s'étant remarié, la belle mère, les demi-sœurs surtout, ne rendirent pas à Pélagie son séjour dans la maison paternelle très aimable. Sur ces entrefaites, un bon parti se présente dans la personne du docteur Pierre Seron, et, après beaucoup d'incidents, le mariage fut enfin décidé :

“ Mais voilà que la veille du jour tant désiré, Pélagie éprouva le besoin d'exaspérer ses sœurs déjà irritées d'un mariage qui la rendait insolemment heureuse. Elle voulut se venger de l'éternel mot si blessant que lui avait tant de fois répété la sœur cadette, Sophie : “ Tu es immariable ! ”

Alors que le contrat était signé, que tout était prêt, sans une anicroche, pour la noce du lendemain, une scène eut lieu très violente, entre la future Mme Pierre Seron et ses trois sœurs.

La belle-mère de Pélagie prit parti pour ses filles, le mari pour sa femme, et tout fut rompu, M. Raincourt reprenant sa parole, reniant ses engagements de père.

La grand'mère de Pélagie, cette fois, perdit patience, Pierre se désespéra et la jeune fille alla se coucher, furieuse contre elle-même, pleurant, mordant son oreiller, hantée dans sa fiévreuse insomnie, par les projets les plus bizarres, s'arrêtant aux résolutions les plus violentes.

Au lever du soleil, affolée, ne sachant ce qu'elle faisait, elle sortit de la maison en robe de chambre, en bonnet de nuit, partant à pied pour se rendre à Noyon, se disant qu'elle demanderait asile au vieil ami de sa grand'mère, son propre parent.

Ce qu'elle voulait avant tout c'était d'échapper aux reproches de son fiancé, de ne pas subir le blâme de sa grand'mère, de ne pas entendre le bruit des ragots de la ville, qui, lui semblait-il, parviendrait jusqu'à ses oreilles. L'humiliation d'être condamnée par l'opinion générale, le chagrin de faire souffrir Pierre, qui déjà avait tant souffert, l'angoissaient au point de l'obliger à fuir. Elle essayait d'échapper à sa propre condamnation, qui courait après elle.

Ayant fait quelques kilomètres, peu habituée à marcher, exténuée, elle s'assit sur un tas de pierres, la tête

dans ses mains, criant tout haut son désespoir.

Un cavalier passe, en habit et cravate blanche, sans chapeau, monté à poil nu : c'est Pierre. Il l'a vue...

“ Votre père consent à nouveau : vite, lui dit-il en mettant pied à terre, venez, je vous prends en croupe, et, pour être sûr qu'il ne retirera pas sa parole encore une fois et que vous ne recommencerez pas quelque coup de tête, nous irons droit à l'église, où votre grand'mère a fait tout préparer. C'est elle qui a deviné que vous deviez être sur la route de Noyon, si vous n'étiez pas chez moi, car elle vous a soupçonnée de cette abomination, folle que vous êtes.”

Il la hissait sur son cheval, la maintenait d'un bras, tenant de l'autre une longe passée au cou de la bête.

“ Allons, allons, il est bien temps qu'on vous donne un maître, lui dit-il. Ce que vous méritez d'être battue !... ”

— Mais, répond-elle égayée par le romanesque de l'aventure, je ne vais pas me marier en bonnet de nuit.

— Pourquoi pas ? C'est une pénitence comme une autre, et vous avez grandement besoin d'absolution. Vous serez habillée en mariée quand vous le serez et pour la fin de la noce.

C'est en croupe que ma grand'mère fait sa rentrée à Chauny. Il est neuf heures du matin. Toutes les commères sont dans la rue, aux fenêtres, à la porte de l'église.

Pélagie descend de cheval, ébouriffée sous un bonnet de nuit, les yeux encore gonflés par les larmes. Une femme du peuple attache un œillet blanc à son bonnet. Elle fait son entrée dans l'église au bras de Pierre. C'est un éclat de rire général. Jamais on n'a vu mariée pareille. Ses sœurs et la belle mère sont bien vengées.

Le vieux doyen, qui cependant aime Pélagie pour sa charité active, ne peut dominer un bon rire.

Il se hâte, souriant jusqu'à la fin de la cérémonie.

Pélagie se retourne. On croit que sa confusion va la faire entrer sous terre.

“ C'est un mariage gai, dit-elle.”

Et c'est ainsi que fut mariée ma très romanesque grand'mère, scandalisant un grand nombre de gens et amusant les autres.